

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 21

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ensuite, tu t'y résoudras
En disant: « C'est par dévouement! »
Le lendemain, tu reviendras
Annoncer ton désistement.
Le surlendemain, tu prendras
Le parti d'y aller gaiement.
Des collègues tu chercheras
Dans tous les coins du Parlement.
De préférence tu prendras
Des gens qui soient du bâtiment.
Ta liste tu compléteras
Au hasard, indistinctement.
Ton ministère formeras
Par ce moyen, tranquillement.
Puis, à la Chambre tu viendras
Te présenter très nettement.
Pendant longtemps tu parleras.
Tâche qu'on dise: « Il est charmant! »
Mais point ne te rebifferas
Si l'on dit: « Qu'il est assommant! »
Cependant, tu te logeras
Dans un superbe appartement.
De grandes fêtes donneras
Et des diners pareillement.
Le mois fini, te hâteras
De toucher ton émolument.
Un ministère, tu verras,
Point ne dure éternellement.
En séance, tu recevras
Les injures paisiblement.
Tes collègues ne gifleras
Que si ne peux faire autrement.
Né malin, tu te méfieras
Du plus petit amendement.
Mais hélas! un jour tu feras
La culbute, fatalement.
Or, le jour où tu tomberas,
Fais-le du moins élégamment.
Tout d'abord, tu refuseras
De quitter le gouvernement.
Ensuite, tu t'y résoudras
En disant: « C'est par dévouement! »
Ne crains rien! tu te vengeras
De ton échec facilement.
Les autres tu renverseras
Jusques au bienheureux moment,
Où c'est encor toi qui seras
Chargé du raccommodement.
Alors, tu te refuseras
A former le gouvernement,
Et puis, bah! tu t'y résoudras
En disant: « C'est par dévouement! »

GAVROCHE.

On faux iâiâ.

Après la frottâie que lè Français ont
reçu ein septanta et septantant, faut pas
être ébâyi se clliâo dè Paris n'invitâ-
vont pas lè z'Allemands qu'êtiont per-
tsi leu po allâ bâirè trâi verro ào bossa-
ton, kâ, ma fâi, après avâi étâ dinsè
taupâ, quand bin s'êtiont portant bin re-
biffâ, l'aviont lo tieu goncllio et lâo z'é-
tai bin molési dè férè boun'asseimblant
âi Prussiens, Chouâbes, Badiches et au-
tro iâiâ. Mâ lè Français sont dâi diés
lurons et lè guignons ne lâo grâvont pas
dè sè diverti; assebin après clliâo terri-

bliès défrepennâiès, onna boune eimpâ-
tiâ ne sè sont diéro fé dâo crouïo sang,
et n'ont pas botsi dè couïenâ et dè férè
dâi rizardès.

On compagnon que sè trovâvè onna
né pè lo cabaret avoué cauquîs z'amis,
justameint dein lo momeint iô on câïvè
tant lè z'Allemands, lâo fa :

— Volliâi-vo frémâ po on litre que
sein dère on mot et sein nion tsecagni,
vé mè férè fottre frôu dâo théâtre?

— Et coumeint vâo-tou férè?

— Vo volliâi prâo vairè. Allein!

Ye vont dein ion dè clliâo théâtres iô
on ne fâ què dè rirè et dè sè toodrè lè
cotûts, et ein alleint, lo gaillâ passé tsi
leu po queri ion dè clliâo lâivro dè mots,
iô lâi a on mot ein français, et drâi à
coté, lo mémo mot ein allemand.

Quand sont dein lo théâtre, mon com-
pagnon sè va mettrè su lo boo dè la ga-
léri po que tot lo mondo lo pouéssè bin
vairè, et quand la comédie l'a z'u cou-
meinci, lo comédien a de oquîè dè tant
rizable que tot lo mondo s'est met à re-
caffâ, hormi lo gaillâ. Mâ on momeint
aprés, quand lè z'autro ont z'u botsi,
vouâquie mon lulu, qu'avâi fé état dè
folliattâ dein son lâivro, que sè met à
rirè, mâ à rirè tant foo, tot solet, que
guegnivont ti dè son coté po vairè quouï
avâi dinsè na tôle déguelhie. On mo-
meint aprés, recoumeincè lo mémo ma-
ndzo.

— L'est fou! se peinsâvont lè dzeins.
Mâ quand l'ont vu que cein ne botrivâ
pas, sè sont met à lo vouâiti, et quand
l'ont vu que folliattâvè dein son lâivro
dévant dè rirè, sè sont de: « L'est onna
tsaravouâ d'Allemand, que ne com-
preind pas et que tsertsé lè mots! »
Adon l'ont coumeinci à ronnâ et à criâ:
« A la porta! fottè lo frôu! » et on part
dè lurons sè sont mémameint lèvâ po
l'allâ eimpougni. Mâ lo gaillâ s'est es-
quivâ; l'est saillâi que dévant ein mémo
teimps què sè camerâdo que rizont què
dâi fous, et sont z'u bâirè lo litre, tandi
que clliâo qu'êtiont restâ ào théâtre
êtiont fiai et conteints d'avâi fé on af-
front à n'on tutche.

Les millionnaires bâlois.

On dit que Brooklyn et New-York
possèdent ensemble environ mille mil-
lionnaires. Ce chiffre paraît déjà consi-
dérable; mais il est une ville suisse
encore mieux partagée, c'est Bâle, où le
rapport du département des finances ne
compte pas moins de 132 millionnaires.

Les *Basler Nachrichten* commentent ce
rapport avec un légitime orgueil :

« La population de New-York et
Brooklyn s'élève à 2,608,000 âmes, celle
de Bâle à 76,000.

» New-York et Brooklyn n'ont donc
pas un millionnaire entier, mais seulement
les 2/5 d'un millionnaire pour
1000 habitants. A Bâle, sur 1000 per-

sonnes, il y a un millionnaire 3/4, c'est-
à-dire quatre fois de plus que dans les
villes américaines. »

Et le journal bâlois ajoute judicieuse-
ment: « Comme il est plus malaisé de
diviser un millionnaire qu'un million,
on dira en meilleurs termes que, si Bâle
tout entier allait à la promenade le di-
manche, chaque 576^e passant serait un
millionnaire; à New-York et Brooklyn,
il faudrait attendre le 2371^e. »

Les fortunes additionnées des 132 Crê-
sus suisses forment un total de 664 mil-
lions 620,000 fr. En sorte que, si l'on
procéderait au partage de leurs richesses
entre leurs concitoyens, il reviendrait à
tout Bâlois une somme de 8745 fr.

Cet honnête résultat eût comblé de
joie les « partageux » de 1848.

Solution du problème du 12 mai.

— La bourse contenait 550 fr. Ont répondu justâ: MM. H. Amiet, R. Henneberger, Mil-
louï, Gaud, Rohrbach, à Lausanne; Dubois Héli, Jeanne Brochu, Dufour-Bonjour, E. Col-
let, L. Orange, à Genève; Michod, Crans; Cafè Comte, Morges; E. Parisod, Grandvaux;
Duchod, Paris; Tinembart, Bevaix; Ariste Robert, Chaux-de-Fonds; Waeber fils, Bulle;
Siegenthaler, Trub; Ogiz, Lonay; Delessert, Vufflens-le-Château; Jequier, Fleurier; La-
vanchy, Maix-Baillod; Guilloud, Avenches; Borel, Chavannes-les-Bois; L. Margot, Ste-Croix;
Gauthey, Peseux; Perrochon, Bogis-Bossey;
Braillard, Verrières; Bastian, au Grenet.

La prime est échue à M. Ariste Robert,
Chaux-de-Fonds.

Passe-temps.

Retrouver un proverbe connu par la dé-
composition de la phrase suivante:

Mine méchante ou morte.

Recette. — Pour faire un bon vin chaud.
Il faut bien se garder de le faire chauffer,
comme cela se pratique le plus souvent; car
le feu lui enlève tout le bouquet, et lui donne
même de l'amertume.

Versez 4 verres de vin pur dans une
thiéière en porcelaine et faites bouillir 4 verres
d'eau avec un peu de canelle (de 1/2 gr. à
1 gr. à peu près) et autant de sucre que vous
emploieriez à sucer 8 verres d'eau ordinaire-
res. Versez ensuite l'eau bouillante sur le
vin froid et servez aussitôt.

Boutades.

A la salle des mariages :

Un des futurs, saisi tout à coup d'une
idée sans doute fort gaie, pouffe de rire.

— Vous vous mariez, lui dit sévère-
ment l'officier d'état-civil, ce n'est pas le
moment de rire.

C'était un soir de l'été dernier, alors
que la disette de foin se faisait si cruel-
lement sentir dans nos campagnes. Le
pasteur de **, revenant d'une course,
est surpris par une forte averse, et pour
gagner plus rapidement sa cure, tra-

verse un grand pré, foulant sous ses pas une très mince récolte. Le propriétaire, l'apercevant de loin, sans le reconnaître, crie :

— Hé ! là-bas !... Je vais vous montrer votre chemin !... Où allez-vous ?...

— Ne vous fâchez pas, je suis votre pasteur.

— Vous seriez bien le diable !... On ne va pas comme ça à travers les prés. Le foin n'est déjà pas si épais !

Deux gavroches se querellaient :

— Tu es bête comme tes pieds ! dit l'un.

— Mes pieds ne sont pas bêtes, répliqua l'autre, en lui administrant un formidable coup de botte... Ils savent très bien trouver leur chemin.

Au café :

— Patron, vous avez augmenté le prix de cette liqueur, et cependant les verres sont plus petits qu'autrefois.

Le patron (avec aplomb) :

— Oui, monsieur, mais la bouteille est plus grande.

En consultation chez le docteur :

— Un goutteux doit-il prendre des bains de mer ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Que voulez-vous que fasse dans l'Océan une goutte de plus ?

Le chef d'une troupe d'acrobates, installée sur les boulevards extérieurs, cause avec le propriétaire d'une ménagerie, son voisin :

— Savez-vous, dit le premier, que c'est fort ennuyeux, avec tout ce tas de rôdeurs qui infestent les environs ; on ne sait jamais comment faire pour mettre la recette en lieu sûr du jour au lendemain.

— Oh ! pour moi, répond le directeur de la ménagerie, c'est bien simple : je mets ma caisse dans la cage de la panthère !

Un planton va trouver son colonel, au service duquel il est depuis peu de temps, et lui déclare que M^{me} la colonelle est tellement acariâtre que, pour lui, la maison n'est plus tenable.

— Comment, drôle, s'écrie le colonel, tu oses te plaindre de ma femme, toi qui n'es ici que depuis quinze jours et qui n'as pas encore eu le temps de la juger ?

Puis, changeant brusquement de ton :

— Qu'est-ce que je dirai donc, moi, qu'elle rase depuis vingt-cinq ans !

Popineau se plaint de l'impôt qui frappe son chien.

— C'est bien simple, dit Chanteclair, si vous ne voulez pas que votre chien vous coûte... prenez-en un qui rapporte !

On écrit de Berlin :

Une plantureuse Gretchen faisait récemment la connaissance d'un jeune et beau sergent d'un régiment de la garde impériale. Ce jeune militaire avait fait une telle impression sur la jeune fille, que celle-ci s'en éprit follement et fit connaître à ses parents le désir qu'elle avait de l'épouser.

La jeune fille appartient à une famille aisée, et sa dot faisait d'elle un bon parti ; seulement il y avait une difficulté à la réalisation de ses rêves : elle ne connaissait ni le nom ni l'adresse de son préféré ; elle savait seulement qu'il appartenait à l'infanterie légère de la garde.

Après de vaines recherches pour le découvrir, la jeune fille ne vit d'autre moyen que d'écrire à l'empereur Guillaume, pour le prier de venir à son aide dans ses recherches. Le souverain s'amusait beaucoup de cette supplique originale et donna des ordres pour qu'on recherchât l'heureux sergent.

Vingt-quatre heures après, Marguerite Muller recevait une lettre du cabinet de l'empereur, lui donnant le renseignement qu'elle désirait. La fin de ce petit roman va finir par un mariage.

On parle beaucoup d'un incident, qui est venu rompre brusquement la sereine gaieté du banquet de la Société protectrice des animaux d'un département français.

Tout à coup, un assistant monte à la tribune et s'écrie :

« Vous protégez les animaux, mais vous n'y entendez rien. (Murmures.)

» Non, rien. (Murmures plus violents.)

» Oh ! vos murmures ne m'empêcheront pas de vous dire ce que j'ai sur le cœur. Le vrai moyen, le seul, de rendre efficace cette protection dont vous les leurrez, c'est de ne pas les manger. Faites comme eux, suivez leur exemple : broutez ! L'asperge, l'oseille, l'épinard vous tendent les bras, ne soyez pas insensibles à leur appel ! »

Ici les huées couvrent la voix du végétarien, qui est forcé de descendre de la tribune. Il était logique, cependant.

Une dame à son docteur :

— Venez donc faire un tour de bois ; j'ai un cheval qui va très bien !

On part, le cheval s'emballe, la voiture culbute, la dame s'en tire, mais le docteur est éclopé.

Lui. — Sapristi ! si vous m'aviez dit que votre cheval était dangereux, je ne serais pas venu.

Elle. — Avec cette bête, il arrive toujours quelque chose ; c'est pour cela que j'emmène autant que possible un médecin !

Un propre à rien entre dans un café et se fait servir un demi-litre. Après l'avoir vidé, il cherche à gagner la porte sans payer. Le cafetier lui flanque une gifle en lui disant :

— Tiens, voilà comme je me paie !

Quelques jours plus tard, le même individu se présente :

— Viens-tu boire un demi-litre comme l'autre jour ? fait le patron.

— Oh non, au contraire, je viens pour le payer... Voilà d'abord 40 centimes pour le demi, et puis... flan !... voilà la gifle... Maintenant nous sommes quittes.

Le comédien Armand, étant à Lyon, en train de se divertir avec des amis, survint un fâcheux, qui, après avoir soupé à leurs dépens, leur demanda encore à coucher pour cette nuit. Chacun s'en défendit, en faisant retraite.

Armand, resté seul, connaissant l'humour du personnage, et voulant éviter une affaire, promit de lui faire partager son lit. C'était une belle nuit d'été. Armand conduit le fâcheux à la promenade, met son épée en bandoulière, ses souliers dans sa poche, grimpe au haut d'un arbre, et s'y établit aussi tranquillement que dans l'appartement le plus commode.

— Que faites-vous donc ? dit l'impertinent, que ce manège commençait à impacter.

— Je loge ici, répondit Armand, je vous invite à faire de même.

Opéra. — La représentation de *La Grande Duchesse de Gerolstein* a eu, hier soir, le succès de gaieté, auquel on pouvait s'attendre. Nous espérons que M. Scheler en donnera une seconde représentation.

Demain, dimanche, pour la troisième fois, **La Fille de M^{me} Angot**, l'amusant opéra de Lecocq. Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 18,10. — Canton de Fribourg à fr. 27,40. — Communes fribourgeoises 3 % différenciées à fr. 48,25. — Canton de Genève 3 % à fr. 108.—. De Serbie 3 % à fr. 76,—. — Bari, à fr. 53,50. — Barletta, à fr. 37,50. — Milan 1861, à 35,—. — Milan 1866, à fr. 10,--. — Venise, à fr. 22,25. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 109,25. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,75. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 15,25. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & C^o, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du Moniteur Suisse des Tirages Financiers.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.